

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 3

Artikel: Coutumes portugaises
Autor: Sérignat, Liliane
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827726>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

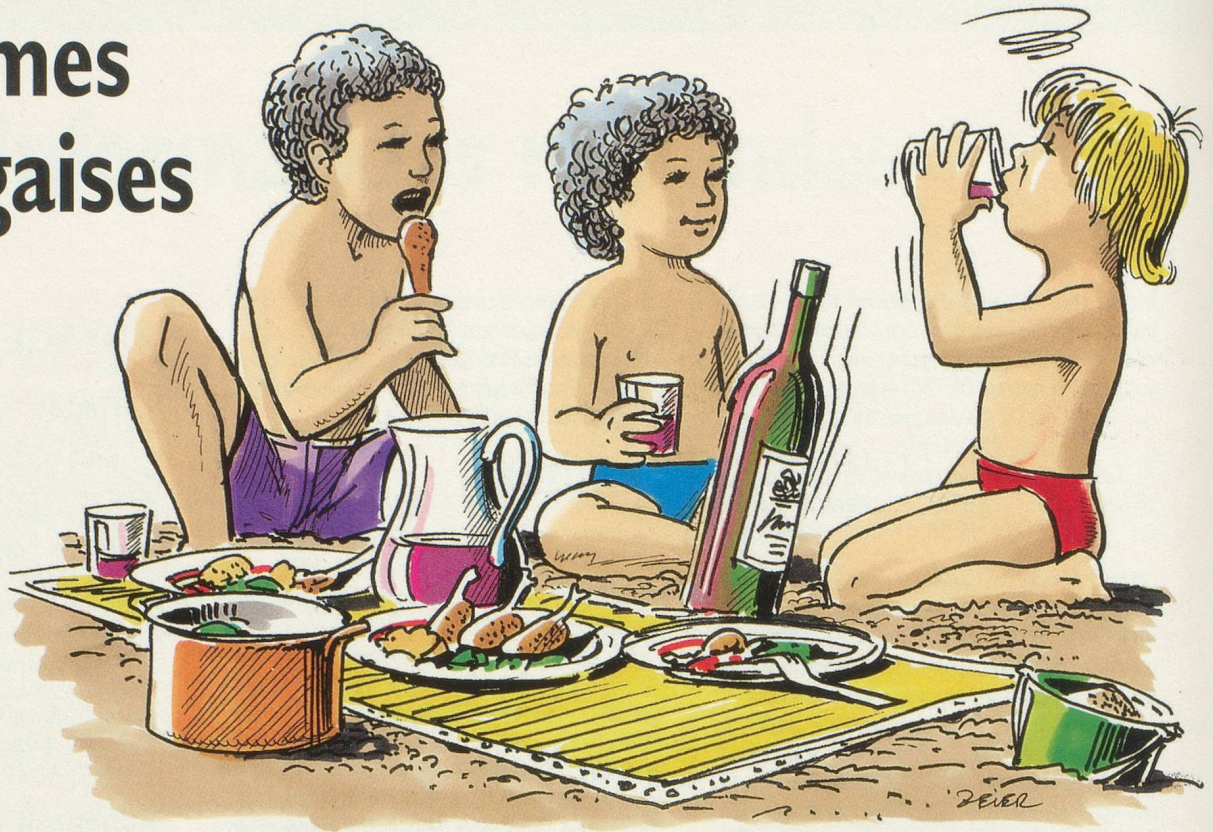
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Coutumes portugaises



Lisbonne, 1964. Exil volontaire d'une petite famille suisse dans ce magnifique pays. Nous y résidons depuis quelques mois seulement, mais déjà, nous sommes sous le charme.

Le Portugal est un jardin, le climat y est agréable et permet des bains de mer très tôt dans l'année... Si l'on aime l'eau froide, très froide!

Les habitants sont tout particulièrement chaleureux, offrant sans réserve leurs services, surtout aux étrangers. Un exemple: si vous tombez en panne de voiture, dix personnes vont s'approcher de vous en affirmant mieux connaître la mécanique que leur propre épouse! Surpris et enchanté, vous leur confiez votre cher véhicule autour duquel ils s'affairent avec de grands gestes, en se disputant quant à la cause possible de la panne.

Après des palabres agitées de vingt minutes, un accord intervient et l'on plonge dans le capot pour une réparation de quelques secondes. Une telle dextérité n'a pas de prix et vous offrez une bonne rétribution, qui est refusée avec véhémence. Ma voiture démarre au quart de tour et repart avec un bruit de clochettes qui me rappellent mon pays, notamment la belle Gruyère. Deux kilomètres plus loin, le tintement s'ar-

rête et la voiture aussi. J'en suis quitte pour me rendre à pied au prochain garage avec l'espoir d'y trouver de vrais mécaniciens.

Mais ce n'était qu'un préambule anecdotique pour situer ce merveilleux pays, plein de contrastes et de fantaisie, auquel je pense encore avec tant de «saudade» (nostalgie en français).

Revenons à la mer et aux plaisirs de la plage en ce jour de juillet où l'on bénéficie du soleil, bien sûr, et aussi d'une petite brise, bien agréable. Il faut dire que même en été, il souffle souvent un vent violent qui enchante les amateurs de sensations fortes, mais rend prudents les baigneurs et surtout les touristes, peu habitués aux caprices de l'Océan.

Cette journée s'annonce sous les meilleurs auspices et nous décidons, avec une amie parisienne en vacances, de nous rendre au bord de la mer, à quelques kilomètres de Lisbonne. Ses deux enfants et mon petit garçon se retrouvent avec joie et nous cherchons un endroit disponible parmi une foule qui a déjà pris ses quartiers tôt le matin avec parasols, tables, frigos, chaises, vaisselle, radios, etc.

Quelques mètres carrés nous suffisent et les enfants s'installent à proximité pour faire un château, en

attendant l'heure de la baignade. Nous bavardons comme deux pies et jetons de temps à autre un œil sur notre trio. Tout va bien jusqu'au moment où nous ne comptons que deux petits. Mon fils Pascal avait été envoyé chercher des plantes pour le jardin du château, mission impossible, bien sûr, car il serait miraculeux de trouver un seul brin d'herbe sur cette plage de sable fin, noire de monde. Saura-t-il retrouver son chemin? Les minutes s'écoulent et ne le voyant pas revenir, nous décidons, mon amie et moi, de partir à sa recherche. Mon estomac commence à se nouer et, dans un langage mi-français, mi-portugais, je demande autour de nous si l'on n'aurait pas aperçu un petit garçon portant un maillot rouge. Le souci rend idiot, car cette couleur est dominante sur la plage.

Les heures passent et personne n'est de retour au château. Nous avons parcouru le bord de la mer dans tous les sens, repassant dix fois au même endroit et il ne reste qu'une solution, s'adresser au poste de police le plus proche. Je crains le pire!

Morte de fatigue et de chagrin, je réunis mes dernières forces et j'avance dans le sable comme un robot. Mais qui vois-je? Un petit homme à la démarche titubante, souriant et faisant de grands signes

en direction d'un groupe de personnes qui me sont totalement inconnues. En pleurant de plus belle, je serre mon enfant dans mes bras et, en le couvrant de baisers, je me rends compte que son haleine dégage une forte odeur d'alcool. Là, je craque et descends le fameux maillot rouge pour lui administrer une fessée retentissante, qui, normalement, devrait décourager tout fugueur de recommencer. Indignés, les nouveaux amis de mon fils m'insultent, ne comprenant pas la raison de ma colère. Je m'approche du groupe et explique que l'odeur de l'alcool est anormale chez un enfant d'à peine trois ans. Et l'on me

répond que je n'ai rien compris aux coutumes portugaises. Certains membres de la famille m'expliquent dans un français incertain qu'ils avaient invité Pascal à se joindre à eux pour le repas de midi, arrosé pour chaque enfant de deux verres de vin pas très grands qui n'avaient pu lui faire de mal, puisqu'on y avait ajouté beaucoup de sucre! Puis, au dessert, cela s'impose, puisque les petits Portugais en raffolent, deux «minuscules» verres de porto, dont on connaît la teneur en alcool. Les agapes avaient été suivies d'une petite sieste bien méritée.

J'avais envie de les avaler tout crus (sans vin sucré), mais aujourd'hui

encore, ils doivent se demander pourquoi j'étais dans un tel état alors qu'au Portugal c'était une façon de faire plaisir aux enfants, lesquels, partout dans le monde, aiment imiter les adultes. Comment faire comprendre à ces gens, si bien intentionnés, que mon petit garçon aurait pu être très malade et que sa maman aurait pu mourir d'angoisse?

Quant à Pascal, il ne se souvient pas s'il aurait été capable de retrouver son château. Je crois pourtant qu'il n'a pas oublié sa terrible fessée – la seule qu'il ait reçue durant toute son enfance, pour avoir pris, à trois ans, sa première «cuite».

Liliane Sérignat

La poussière de Téhéran

Quand on arrive à Téhéran en avion durant la nuit, les lumières sont éteintes dans la cabine afin de permettre aux passagers d'admirer le tapis féérique de lumière que déploie Téhéran et qui s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres.

Il faisait déjà jour quand l'avion traversa le ciel iranien et que le pilote annonça que, dans le lointain, on pouvait voir les pointes crevasées de la chaîne de l'Elbourz.

J'ai touché pour la première fois le sol iranien à l'ancien aéroport de Téhéran, un jour de fin mars 1958, et ce qui m'a frappée tout d'abord, c'est l'odeur qui régnait sur cette ville. Je crois pouvoir dire aujourd'hui qu'il ne s'agit pas seulement d'une, mais bien d'une mer d'odeurs. La principale est sans doute celle de la poussière qui vous chatouille le bout du nez. Peut-être pour vous souhaiter la bienvenue. Elle est la fidélité personnifiée, elle ne vous quittera que lorsque vous quitterez vous-mêmes Téhéran. Elle se couche avec vous dans vos draps les plus propres et se réveille avec vous, assise sur votre

chemise de nuit. La poussière ne fait aucune discrimination entre hommes et femmes, Dieu soit loué! Tout la favorise, surtout le vent qui l'apporte dans cette ville depuis le désert. Il s'agit d'une argile de couleur rouge et grise. On peut épousseter les meubles à huit heures du matin. Ils en seront recouverts à onze heures. Une ménagère qui désire avoir sa maison impeccable doit continuellement se promener avec une «patte» dans sa poche.

Un jour, en rentrant du bureau à la maison, je réprimandai ma femme de ménage pour n'avoir pas nettoyé sous les lits. Elle m'a regardé d'un air dédaigneux et m'a répondu: «Sa Majesté Impériale, le Shahinchah de l'Iran et la Savac, sa police secrète, leurs prédécesseurs et leurs successeurs, se croyaient, se croient et se croiront les maîtres de cette ville, mais en vérité, celui qui règne en dictateur incontesté et dont le pouvoir est absolu, et qui continuera de régner quand nous tous, à notre tour seront devenus poussière, c'est la poussière!» Mais pour oublier l'odeur de la poussière, on peut

mentionner les odeurs en provenance des jardins privés et publics. Comme ils sont puissants, ces parfums de jasmin, de roses et d'œillet qui se répandent dans l'air!

Voilà que ma mémoire me rappelle une anecdote en relation avec les parfums de fleurs. C'est arrivé à l'une de mes amies d'Ispahan. Elle avait fait construire devant la fenêtre de sa chambre à coucher une serre où elle avait planté toutes sortes de fleurs odorantes. Non seulement, la chambre fut envahie de parfums, mais les fleurs elles-mêmes se faufilaient sur le plafond, le long des murs et autour des lits. Il régnait dans cette pièce une odeur enivrante.

Plusieurs années après la naissance de sa dernière fille, elle se trouva à nouveau enceinte, événement dont elle s'étonnait beaucoup. Son médecin, en voyant cette chambre fleurie et parfumée, s'écria: «Madame, dans une telle chambre, même une femme stérile tomberait enceinte!» Le nom de sa nouvelle fille fut «Fleur»...

Isabelle Akhlaghi